

Émile Nelligan et son œuvre

Émile Nelligan



Exporté de Wikisource le 18/12/2013



Emile Nelligan

et son Œuvre



Montréal, 1903

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

I

II

III

IV

V

VI

POST-SCRIPTUM

L'ÂME DU POÈTE

CLAIR DE LUNE INTELLECTUEL

MON ÂME

LE VAISSEAU D'OR

LE JARDIN DE L'ENFANCE

CLAVIER D'ANTAN

DEVANT MON BERCEAU

LE REGRET DES JOUJOUX

DEVANT LE FEU

PREMIER REMORDS

MA MÈRE

DEVANT DEUX PORTRAITS DE MA MÈRE

LE TALISMAN

LE JARDIN D'ANTAN

LA FUITE DE L'ENFANCE

RUINES

LES ANGÉLIQUES

DANS L'ALLÉE

LE BERCEAU DE LA MUSE

AMOURS D'ÉLITE

RÊVE D'ARTISTE

CAPRICE BLANC

PLACET

LE ROBIN DES BOIS

LE MAI D'AMOUR

LA BELLE MORTE

THÈME SENTIMENTAL

AMOUR IMMACULÉ

LE MISEL DE LA MORTE

CHÂTEAUX EN ESPAGNE

CHAPELLE DE LA MORTE

BEAUTÉ CRUELLE

LES PIEDS SUR LES CHENETS

RÊVES ENCLOS

SOIR D'HIVER

FIVE O'CLOCK

POUR IGNACE PADEREWSKI

GRETCHEN LA PÂLE

LIED FANTASQUE

LE SALON

LE VIOLON BRISÉ

RONDEL À MA PIPE

CHOPIN

HIVER SENTIMENTAL

VIOLON D'ADIEU

MAZURKA

FRISSON D'HIVER

SOIRS D'OCTOBRE

VIRGILIENNES

AUTOMNE

NUIT D'ÉTÉ

RÊVE DE WATTEAU

TARENTELE D'AUTOMNE

PRESQUE BERGER

JARDIN SENTIMENTAL

LES PETITS OISEAUX

VIOLON DE VILLANNELLE

BERGÈRE

EAUX-FORTES FUNÉRAIRES

LES VIEILLES RUES

SOIRS D'AUTOMNE

LES CORBEAUX

LE CORBILLARD

LE PERROQUET

BANQUET MACABRE

CONFESSION NOCTURNE

LE TOMBEAU DE LA NÉGRESSE

BERGÈRE

PETITE CHAPELLE

CHAPELLE DANS LES BOIS

SAINTE CÉCILE

BILLET CÉLESTE

RÊVE D'UNE NUIT D'HÔPITAL

LE CLOÎTRE NOIR

LES COMMUNICANTES

LES DÉICIDES

LA MORT DU MOINE

DIPTYQUE

CHAPELLE RUINÉE

LA RÉPONSE DU CRUCIFIX

LES CARMÉLITES

NOTRE-DAME DES NEIGES

PRIÈRES DU SOIR

PASTELS ET PORCELAINES

FANTASIE CRÉOLE

LES BALSAMINES

LE ROI DU SOUPER

PAYSAGE FAUVE

ÉVENTAIL

L'ANTIQUAIRE

LES CAMÉLIAS

LE SAXE DE FAMILLE

LE SOULIER DE LA MORTE

VEILLE ROMANESQUE

VIEILLE ARMOIRE

POTICHE

VÊPRES TRAGIQUES

MUSIQUES FUNÈBRES

L'HOMME AUX CERCUEILS

MARCHES FUNÈBRES

LE PUIT HANTÉ

L'IDIOTE AUX CLOCHES

LE BŒUF SPECTRAL

TRISTIA

LE LAC

L'ULTIMO ANGELO DEL CORREGGIO

NOËL DE VIEIL ARTISTE

LA CLOCHE DANS LA BRUNE

CHRIST EN CROIX

SÉRÉNADE TRISTE

TRISTESSE BLANCHE

ROSES D'OCTOBRE

MON SABOT DE NOËL

LA PASSANTE

SOUS LES FAUNES

TÉNÈBRES

LA ROMANCE DU VIN

PRÉFACE

PAR
LOUIS DANTIN

Emile Nelligan

I

EMILE NELLIGAN est mort. Peu importe que les yeux de notre ami ne soient pas éteints, que le cœur batte encore les pulsations de la vie physique : l'âme qui nous charmait par sa mystique étrangeté, le cerveau où germait sans culture une flore de poésie puissante et rare, le cœur naïf et bon sous des dehors blasés, tout ce que Nelligan était pour nous, en somme, et tout ce que nous aimions en lui, tout cela n'est plus. La Névrose, cette divinité farouche qui donne la mort avec, le génie, a tout consumé, tout emporté. Enfant gâté de ses dons, le pauvre poète est devenu sa victime. Elle l'a broyé sans merci comme Hégésippe Moreau, comme Maupassant, comme Baudelaire, comme tant d'autres auxquels Nelligan rêvait de ressembler, comme elle broiera tôt ou tard tous les rêveurs qui s'agenouillent à ses autels.

Que messieurs les poètes se rassurent pourtant ; je ne les condamne pas tous indistinctement à cette fin tragique. Pour beaucoup, je le sais, la poésie n'est qu'un délassement délicat, auquel on veut bien permettre de charmer la vie, mais non de l'absorber ; un frisson fugitif qui n'effleure que l'épiderme de l'âme : un excitant qu'on savoure à certaines heures, mais sans aller jusqu'à l'ivresse. Cette poésie à fleur de peau est sans danger : elle gîte chez maints messieurs rubiconds et ventrus qui fourniront une longue carrière. Mais pour d'autres — et ce sont peut-être les vrais, les seuls poètes, — la muse n'est pas seulement une amie, c'est une amante terriblement exigeante et jalouse ; il lui faut toutes les pensées, tout l'effort, tout le sang de l'âme ; c'est l'être entier qu'elle étreint et possède. Et comme elle est de nature trop éthérée pour nos tempéraments mortels, ses embrassements donnent la phtisie et la fièvre. Ce n'est plus la poésie dont on

s'amuse, c'est la poésie dont on vit... et dont on meurt.

Emile Nelligan a payé son tribut à cette charmeresse adorable et tyrannique. Le papillon s'est brûlé à la flamme de son rêve. Par delà la vision cherchée et entrevue, l'esprit a rencontré la grande ténèbre. Dans sa route vers l'*ultima Thule*, la nef idéale a subi le vertige du gouffre. Nelligan avait-il le pressentiment de ce naufrage quand il nous décrivait ce

...Vaisseau d'or dont les flancs diaphanes,
Révélaient des trésors que les marins profanes
Dégout, Haine et Névrose, ont entre eux disputé.
Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas ! il a sombré dans l'abîme du rêve...

Il est certain qu'il l'eut, ce pressentiment : et plus d'une fois, sous l'assaut de quelque songe obsédant, de quelque idée dominatrice, se sentant envahir d'une fatigue étrange, il nous a dit sans euphémisme : « Je mourrai fou. » « Comme Baudelaire, » ajoutait-il en se redressant, et il mettait à nourrir cette sombre attente, à partager d'avance le sort de tant de névrosés sublimes, une sorte de coquetterie et de fierté. Il semblait croire qu'un rayon eût manqué sans cela à son auréole de poète. Et qui sait, après tout, s'il avait tort absolument ? Qui sait si l'hommage suprême à la Beauté n'est pas le silence ébloui de l'âme dans la nuit de la parole et de la pensée ? Qui sait si la lyre ne doit pas se briser après avoir tenté sur ses cordes impuissantes les symphonies de l'au-delà ? Ce n'est pas d'hier que la lune, l'astre tutélaire des poètes, passe pour exercer sur le cerveau des influences bizarres. Folie, poésie : ces deux lunatismes n'en feraient-ils qu'un ? C'est peut-être une idée folle que j'émets là, mais c'en est une, à coup sûr, que notre ami n'eût pas désavouée.

Je viens offrir à ce cher défunt mon hommage posthume ; et ce n'est pas seulement de ma part un acte d'amitié, c'est un devoir de sagesse patriotique. Notre Canada est assez pauvre en gloires littéraires pour que nous recueillions précieusement les moindres miettes de génie tombées de notre table. Et pourtant, plus que d'autres, nous sommes ingrats envers nos gloires. Grâce à cette illusion d'optique qui fait voir merveilleux tout ce qui est lointain, les talents les plus discutables trouvent chez nous des admirateurs et des disciples, pourvu que leurs écritures soient estampillées de Charpentier ou de Lemerre. Mais nous répugnons à l'idée qu'un bon garçon que nous coudoyons tous les jours, avec qui nous prenons la goutte au petit Windsor, dont nous connaissons les faiblesses, les travers, voire les douces manies, porte en lui l'étoffe d'un Rodenbach ou d'un Rollinat. La camaraderie tue chez nous l'admiration. C'est le contraire en

France, où les auteurs de tout calibre trouvent dans leurs intimes de salon ou de brasserie des *lanceurs* attirés de leurs œuvres, où la moindre plaquette provoque dans vingt journaux les notices, les entrefilets louangeurs de critiques amis. Je crois que, sans aller à aucun excès, nous pourrions en ce pays nous prôner un peu plus les uns les autres. Ce serait pour nos débutants de lettres un encouragement précieux. Il faut bien l'avouer, toute célébrité humaine vit de réclame presque autant que de mérite. Alceste peut en gémir, mais

Le monde par ses soins ne se changera pas.

Si donc nous voulons avoir nos grands hommes, aidons à les faire. C'est un lieu commun que la gloire est une vapeur, une fumée : encore faut-il quelqu'un pour souffler les bulles et allumer les fagots.

Je voudrais rendre à Nelligan cet humble service, absolument désintéressé puisqu'il s'adresse à un mort, et qui est, avant tout, une justice tardive. Car ce mort, très assurément, mérite de revivre. Cette vocation littéraire, l'éclosion spontanée de ce talent, la valeur de cette œuvre, tout inachevée qu'elle demeure, tiennent pour moi du prodige. J'ose dire qu'on chercherait en vain dans notre Parnasse présent et passé une âme douée au point de vue poétique comme l'était celle de cet enfant de dix-neuf ans. Sans doute, tous ces beaux dons ont fleuri à peine, mais ils furent riches de couleur et de sève dans leur épanouissement hâtif. En admettant que l'homme et l'œuvre ne soient qu'une ébauche, il faut affirmer que c'est une ébauche de génie.

Je voudrais étudier les éléments divers dont se formait ce talent primesautier et inégal, rechercher ses sources d'inspiration, démêler dans cette œuvre la part de la création originale et celle de l'imitation, caractériser la langue, le tour et le rythme de cette poésie souvent déconcertante.

Mais d'abord, j'évoque en esprit l'intéressante figure du poète lui-même, et je revois ce type extraordinaire et curieux que fut Emile Nelligan.

Une vraie physionomie d'esthète : une tête d'Apollon rêveur et tourmenté, où la pâleur accentuait le trait net, taillé comme au ciseau dans un marbre. Des yeux très noirs, très intelligents, où rutilait l'enthousiasme ; et des cheveux, oh ! des cheveux à faire rêver, dressant superbement leur broussaille d'ébène, capricieuse et massive, avec des airs de crinière et d'auréole. Et pour le dire en passant, c'était déjà une singularité que cette chevelure, à notre époque où la génération des poètes chauves remplace partout la race éteinte des poètes chevelus. Nelligan, lui, se rattachait nettement, par ce côté du moins, aux romantiques de vieille roche, et sur le seul visa de sa tête, on l'eût admis d'emblée, en 1830, parmi les claqueurs d'*Hernani*.

Dans l'attitude, une fierté, d'où la pose n'était pas absente, cambrait droit le torse élégant, solennisait le mouvement et le geste, donnait au front des rehaussements inspirés et à l'œil des éclairs apocalyptiques ; — à moins que, se retrouvant simplement lui-même, le jeune dieu ne redevînt le bon enfant, un peu timide, un peu négligé dans sa tenue, un peu gauche et embarrassé de ses quatre membres.

Le caractère de Nelligan cadrait bien avec cet extérieur à la fois sympathique et fantasque. Né d'un père irlandais, d'une mère canadienne-française, il sentait bouillir en lui le mélange de ces deux sangs généreux. C'était l'intelligence, la vivacité, la fougue endiablée d'un Gaulois de race, s'exaspérant du mysticisme rêveur et de la sombre mélancolie d'un barde celtique. Jugez quelle âme de feu et de poudre devait sortir de là ! quelle âme aussi d'élan, d'effort intérieur, de lutte, d'illusion et de souffrance !.. Supposez maintenant une telle âme s'isolant, se murant en elle-même, un tel volcan fermant toutes ses issues : n'était-il pas fatal que tout sautât dans une explosion terrible ? Mais en attendant, cela formait un cas psychologique curieux et d'un intérêt inquiétant. J'ai suivi de près ce travail d'absorption intérieure, surexcitant et paralysant à la fois toutes les facultés actives, cet envahissement noir du rêve consumant jusqu'à la moelle de l'âme, et je puis dire qu'il n'est pas de spectacle plus douloureux. Dans les derniers temps, Nelligan s'enfermait des journées entières, seul avec sa pensée en délire, et, à défaut d'excitations du dehors, s'ingéniant à torturer en lui-même les libres du cœur les plus aiguës, ou bien à faire chanter aux êtres ambiants, aux murs, aux meubles, aux bibelots qui l'entouraient, la chanson toujours triste de ses souvenirs. La nuit, il avait des visions, soit radieuses, soit horribles : jeunes filles qui étaient à la fois des séraphins, des muses et des amantes ; ou bien spectres enragés, chats fantômes, démons sinistres qui lui soufflaient le désespoir. Chacun de ces songes prenait corps, le lendemain, dans des vers crayonnés d'une main fébrile, et où déjà, parmi des traits étincelants, la Dérison montrait sa griffe hideuse.

Or, j'ai la vision d'ombres sanguinolentes
Et de chevaux fougueux piaffants.
Et c'est comme des cris de gueux, hoquets d'enfants.
Râles d'expirations lentes.
D'où me viennent, dis-moi, tous ces ouragans rauques,
Rages de fifre ou de tambour ?
On dirait des dragons en galopade au bourg
Avec des casques flambant glauques, etc.

Mais avant d'en venir là, et de tout temps, Emile avait été un être sensitif, tout

d'impression et de caprice, très attirant par sa belle naïveté et très déroutant par ses saillies. Un grand fond de tendresse s'alliait chez lui à une réserve un peu froide qui l'empêchait de se livrer entièrement, même à ses plus intimes. Deux ou trois sonnets à sa mère montrent qu'il avait gardé toute la fraîcheur du sentiment filial ; et cette mère le méritait bien, car il trouvait en elle, avec d'inaltérables pardons pour ses jeunes fredaines, un sens littéraire délicat et sûr, capable de vibrer à l'unisson du sien. De même, il a souvent chanté ses jeunes sœurs en des strophes affectueuses et charmantes. À ses camarades en poésie, aux amis que lui faisait la recherche commune de l'Art, il montrait assez son attachement par de fréquentes et souvent interminables visites. C'était dans leur cénacle qu'il faisait lecture de ses nouvelles inspirations ; et il fallait voir avec quel feu obstiné il se défendait contre l'assaut critique que ne manquait pas d'exciter chacune de ses pièces ! Jamais pourtant il ne leur tint rancune de leur sévérité, et souvent il ratura en secret le mot qu'il avait soutenu devant eux avec la dernière énergie. Il se vengeait en leur dédiant, sous des titres sonores, les diverses parties de ce livre qui fut son rêve, et qui, hélas ! ne fut que cela...

Comme désintéressement, comme dédain profond de tout ce qui est matériel et pratique, comme amour exclusif de l'art et de l'idée pure, il était simplement sublime. Jamais il ne put s'astreindre, cela va sans dire, à aucun travail suivi. Le collègue de Montréal, et plus tard celui des Jésuites, eurent en lui un élève d'une paresse et d'une indiscipline rares. Il dut finalement laisser à mi-chemin des études où Musset et Lamartine avaient beaucoup plus de part que le *Gradus ad Parnassum*.

Dès lors, gagner sa vie lui parut la dernière occupation d'un être humain. C'était sa conviction ferme que l'artiste a droit à la vie, et que les mortels vulgaires doivent se trouver très honorés de la lui garder. Aussi, toute démarche d'affaires, toute sollicitation intéressée, même la plus discrète, révoltait-elle sa fière nature. S'il eut un désir en ce monde, ce fut bien de voir publier ses vers. Or, plus d'un protecteur l'eût aidé de son influence et de ses ressources : il eût suffi pour cela d'une demande ; jamais il ne consentit à la faire. « S'ils croient, disait-il, que je vais me traîner à leurs pieds ! Mon livre fera son chemin tout seul... »

Ce n'est pas non plus à un éditeur quelconque qu'il eût livré ses manuscrits. Quand j'en suggérais un, d'aventure, parmi nos libraires montréalais ; « Peuh ! faisait-il dédaigneusement, sait-il bien imprimer les vers ? J'enverrai mes cahiers à Paris... »

On voit avec quelle naïveté Nelligan croyait au règne souverain de l'art sur la vile matière. La vie, telle qu'il se la faisait, devait être une longue rêverie, une

longue fusée d'enthousiasme, une mélancolie voulue et cultivée, interrompue seulement par les éclats momentanés d'une gaieté bohème.

La bohème ! Ce mot était pour lui un idéal. Et pourtant, le dirai-je ? Nelligan ne fut jamais un bohème parfaitement authentique. Il avait, certes, l'ambition de passer pour très *rosse* ; on lui eût fait la pire injure en le trouvant bien élevé. Mais sa *rosserie* était trop étudiée, trop convenue, trop faite de lecture et d'imitation. Des cheveux esbrouffés, une redingote en désordre et des doigts tachés d'encre, voilà surtout en quoi elle consistait.

Du reste, il avait trop gardé l'empreinte de son éducation de famille, il avait l'amour et le respect de trop de choses, trop de timidité aussi et de naturelle réserve, pour vivre au naturel l'être libre, gouaillieur et cynique que doit être un bohème de race. J'entends, d'ailleurs, faire de cette impuissance un éloge ; car la bohème, toute amusante qu'elle soit par le dehors, n'est pas, tant s'en faut, admirable à tous points de vue. Elle étouffe, chez les Schaunards qu'elle enfante, beaucoup plus de sens esthétique qu'elle n'en développe. La chope de bière et Mimi Pinson sont, en général, une pauvre école pour l'esprit. Mais il était curieux de noter cette séduction du hardi, de l'aventureux, de l'imprévu, de l'impossible, sur une âme aussi naturellement solitaire et mystique que l'était celle de Nelligan.

II

J'ai tracé le profil du poète : j'en viens à esquisser la physionomie de l'œuvre. Et d'abord, quelle idée l'inspire et la domine ? Quelle philosophie s'en dégage ? Y a-t-il, dans ces deux ou trois mille vers de thèmes et d'allures si variés, un but poursuivi, une pensée maîtresse, une théorie quelconque sur l'âme, sur la vie, sur la société, sur l'art ? Personne n'eût été plus embarrassé de le dire que Nelligan lui-même. En fait, l'art n'eut jamais pour lui aucun dessous ; il fit de la poésie comme le rossignol fait des trilles, sans y entendre plus de malice. Et comme la poésie est un peu partout » il y a dans cette poésie un peu de tout. Il y a de la foi et du doute, de l'adoration et du blasphème, de l'amour et de la révolte, de la pitié et du mépris. C'est une mosaïque d'idées dont la marqueterie bizarre admet tous les contrastes, un réseau qui s'emmêle en labyrinthe, un corps chimique dont les atomes, violemment appariés, se heurtent et s'excluent.

Il est croyant jusqu'à la dévotion, et il chante la communion de Pâques avec la ferveur d'une pensionnaire :

Douceur, douceur mystique ! ô la douceur qui pleut !
Est-ce que dans nos cœurs est tombé le ciel bleu ?

Tout le ciel, ce dimanche, à la messe de Pâques,
Dissipant le brouillard des tristesses opaques ;

Plein d'Archanges, porteurs triomphaux d'encensoirs,
Porteurs d'urnes de paix, porteurs d'urnes d'espoirs...

Serait-ce qu'un nouvel Eden s'opère en nous,
Pendant que le *Sanctus* nous prosterne à genoux,

Et pendant que nos yeux, sous les lueurs rosées.
Deviennent des miroirs d'âmes séraphisées ?...

Tournez la page : Voici *la Mort de la Prière* et le poète, oubliant soudain son Credo, se dit hypnotisé par Voltaire, qu'entre nous il n'a jamais lu :

Il entend lui venir, comme un divin reproche,
Sur un thème qui pleure, angéliquement doux.
Des conseils l'invitant à prier... une cloche !
Mais Arouet est là, qui lui tient les genoux.

Il entend bien aller au ciel, en compagnie de Cécile, sa sainte bien-aimée :

Je ne veux plus pécher, je ne veux plus jouir.
Car la sainte m'a dit que pour encor l'ouir.
Il me fallait vaquer à mon salut sur terre.

Et je veux retourner au prochain récital
Qu'elle me doit donner au pays planétaire.
Quand les anges m'auront sorti de l'hôpital.

Mais s'il se fourvoie en enfer, il prendra la chose gaiement :

Puisque le Ciel me prend en grippe,
(N'ai-je pourtant assez souffert ?)
Les pieds sur les chenets de fer,
Devant un bock, rêvons, ma pipe.

Preste, la mort que j'anticipe

Va me tirer de cet enfer
Pour celui du vieux Lucifer.
Soit ! nous fumerons chez ce type.

Les pieds sur les chenets de fer.

Il paraît adorer les moines et moniales, et il célèbre le *Bénédictin* mourant et les Carmélites :

Parmi le deuil du cloître, elles vont, solennelles,
Et leurs pas font courir un frisson sur les dalles
Cependant que, du bruit funèbre des sandales,
Monte un peu la rumeur chaste qui chante en elles.

Néanmoins, voici le portrait peu flatté qu'il trace de la vie contemplative :

Leur visage est funèbre, et dans leurs yeux sereins
Comme les horizons vastes des cieux marins,
Flambe l'austérité des froides habitudes.
L'imposture céleste emplît leur large esprit :
Car seul l'Espoir menteur creusa les solitudes
De ces silencieux spectres de Jésus-Christ.

Pour comble, et pour montrer combien, au fond, tout cela lui est parfaitement égal, ce dernier tercet, à son tour, se transforme ainsi dans une rédaction postérieure :

La lumière céleste emplît leur large esprit,
Car l'Espoir triomphant creusa les solitudes
De ces silencieux spectres de Jésus-Christ.

Espoir menteur, espoir triomphant, c'est pour cet artisan de rimes une simple question d'épithètes. Puis, comme il a l'oreille très fine, et qu'il s'entend comme pas un à la nuance, au lieu du titre primitif de la pièce : *Les Moines noirs*, évoquant une idée d'ignorance et de ténèbres, ce sera désormais : *Les Moines blancs*, où flotte une vision d'idéal et de clarté. Voilà bien, à la lettre, soutenir le blanc et le noir ; mais l'harmonie est sauve, et c'est l'essentiel.

Nelligan se contredit ainsi sans respect humain chaque fois qu'il aborde une thèse quelconque. Voyant tout au point de vue de l'effet, du pittoresque, il peut fixer dans ses tableaux les aspects les plus contraires des choses : ce ne sont à ses yeux que jeux d'ombre et de lumière. Il n'y a rien en lui d'un poète philosophe comme Vigny ou Sully-Prud'homme, rien d'un poète moraliste ou humanitaire comme Hugo ou Coppée. Sa fantaisie est son dogme, sa morale et son esthétique, ce qui revient à n'en pas avoir du tout. S'il parle, c'est pour exprimer,

non des idées dont il n'a cure, mais des émotions, des états d'âme, et parmi ces états, tout ce qu'il y a de plus irréel, de plus vague et de moins réductible aux lois de la pensée. Il a lui-même noté ce trait typique de son esprit dans des vers d'une imprécision délicieuse :

Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs ;
Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs
D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes.

En un jardin sonore, au soupir des fontaines,
Elle a vécu dans les soirs doux, dans les odeurs ;
Ma pensée est couleur de lumières lointaines.
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.
Elle court à jamais les blanches prétentaines,
Au pays angélique où montent ses ardeurs ;
Et, loin de la matière et des brutes laideurs,
Elle rêve l'essor aux célestes Athènes.

Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines.

Bien malin qui tirera de là une doctrine, et qui fera un bloc de cette poussière d'idées, Mais aussi, comme l'idée importe peu quand la fantaisie s'envole avec cette subtilité, cette grâce, et se rythme en aussi délicates sonorités. Nous avons ici, c'est clair, de la musique pure : c'est comme la transcription en notes prosodiques d'une *Romance sans paroles* de Mendelssohn. Et tout notre poète est là. Cette lacune énorme, l'absence d'idées, devient chez lui presque du génie. L'idée absente laisse toute la place aux effluves du sentiment et aux richesses de la ciselure. Si l'œuvre d'art n'est pas un bas-relief où l'histoire se grave en traits définis et fermes, c'est un camée où Benvenuto, de la fine pointe du stylet, trace un enroulement de chimères.

Cette nullité d'idées, philosophiques ou autres, dispense Nelligan de toute érudition sérieuse. En fait, sa culture historique, scientifique, artistique même, tient toute dans un lobe de l'arrière-fond de son cerveau. Il n'a lu que les poètes, et il ne sait de toutes choses que ce qu'il en apprend chez eux.

De là, des ignorances et des bévues qui font sourire. Les notions, incomplètes, se mêlent un peu dans sa tête, aussi prompt à saisir que peu apte à creuser et à classer.

Il aime la musique, d'une passion que je crois sincère, car cet art est frère de

son rythme et de sa mélancolie.

Rien ne captive autant que ce particulier
Charme de la musique où ma langue s'adore.

Mais s'il en vient à nommer ses maîtres de choix, il placera au même rang, sans souci d'accoler des antipodes, Litz, Mozart, Chopin, Haydn, Paderewski. Je le soupçonne, au fond, de les ignorer tous et de n'en parler que par oui-dire. Ces noms, évidemment, n'ont pour lui rien de très précis ; ils n'offrent aucun sens d'école ou de genre différents : ils sont synonymes de *musique* et voilà tout.

De même pour la peinture. Rubens, le peintre des lourdeurs flamandes, le joyeux compère à la verve rabelaisienne et sanguine, est sous sa plume une espèce d'Angelico idéaliste. S'il veut sonnetiser *Gretchen la pâle*, il dira :

Elle est de la beauté des profils de Rubens
Dont la majesté calme à la sienne s'incline.

Les profils de Rubens sont d'une majesté de matrones repues, et, en fait de pâleur, ont celle des lendemains d'orgie. Mais passons. Nelligan avait dix-neuf ans, et n'avait jamais vu le Louvre. Ces inexpériences trahissent la jeunesse, et rien de plus.

Ce qui est plus grave, et l'eût aisément détourné de sa vraie voie, c'est que, voulant, malgré tout, « avoir des idées, » il se soit parfois contenté de celles d'autrui. Non pas qu'il ait plagié personne : j'ai cherché vainement, en feuilletant son œuvre, à le surprendre là-dessus ; — mais il a imité, au hasard de ses lectures et de ses réminiscences. Il a emprunté à d'autres poètes, non des formes, mais des sujets, des inspirations dont il n'avait que faire, au lieu de cultiver sa riche et puissante originalité. Il s'est cru obligé d'écrire, après Hérédia, des « sonnets impassibles, » et après Richopin, de petits *Blasphèmes*. Il a offert en libation à Rollinat l'*Idiot putride*. Si encore il ne s'inspirait que d'auteurs apparentés à son talent ! Mais il imite Coppée, mais il imite Veillot ! Je lui prêtai un jour les *Couleuvres*, et je ne sais pourquoi il fut frappé d'un morceau médiocre intitulé : *Pierre Hernschem*, Ce dernier nom, sans doute, lui parut d'un éternuement délicat et le ravit par son exotisme. Le lendemain, Nelligan m'arrivait avec la *Mort du Moine, un pur décalque ! Hernschem était devenu Wysinteiner, et avait échangé la coule de Saint-Dominique pour le capuce de saint-Benoît* : ce n'était vraiment pas la peine. Je refusai d'avaler cette fausse couleuvre.

Il a dédié à Coppée ses *Balsamines* : il n'est que juste qu'elles lui retournent, car elles viennent de lui ; j'entends, par la donnée, par la mièvrerie sentimentale, non par le style, qui s'entrave ici d'une solennité lourde.